Document généré le 8 juil. 2025 04:18

Continuité

CONTINUITÉ

L’ABC de l’adaptation

Gabrielle Anctil

Numéro 167, hiver 2021

L’héritage de l’hiver. Forgé dans la glace

URI : https://id.erudit.org/iderudit/94701ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Anctil, G. (2021). L’ABC de l’adaptation. *Continuité*, (167), 22–25.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LEGS AUTOCHTONE

L'ABC de l'adapta

Plusieurs éléments du patrimoine québécois lié à l'hiver ont des racines autochtones. Il importe de reconnaître et de célébrer cet héritage.

GABRIELLE ANCTIL

Tous les écoliers connaissent les grandes lignes de l'épopée de Jacques Cartier en Amérique du Nord. Dans les cours d'histoire, on suit l'explorateur et son équipage en 1535, alors qu'ils hivernent à Stadaconé, lieu qui fait aujourd'hui partie du quartier Limoilou, à Québec. On sait que ce premier hiver des Européens a été rude, et que plusieurs membres de l'équipage ont développé une maladie provoquée par une carence en vitamine C, le scorbut. On connaît aussi le rôle essentiel qu'ont joué les Iroquoiens du Saint-Laurent dans la survie des marins en leur fournissant une décoction d'aiguilles et d'écorce d'un conifère appelé *annedda*, soit probablement le thuya occidental (ou cèdre).

Mais après ? Les cours d'histoire restent plutôt silencieux quant aux contributions des peuples autochtones à la survie des arrivants blancs sur leur territoire. Pourtant, sans ces peuples, la colonisation aurait probablement connu une issue fort différente.

Du premier hiver…

« À plusieurs reprises, au début de la colonie, les Autochtones ont présenté aux nouveaux venus des manières de composer avec l'hiver, mais ceux-ci n'ont souvent pas compris comment les appliquer correctement », sourit l'ethnologue Isabelle Picard, première spécialiste aux affaires autochtones à Radio-Canada. Par exemple, l'aménagement des maisons longues des Iroquois où des banquettes se trouvent à chaque extrémité. « Au départ, les Blancs voulaient dormir sur ces banquettes, croyant que c'étaient des lits, note-t-elle. Ils ont fini par comprendre qu'il fallait plutôt se coller les uns aux autres, sur le sol, près du feu, pour rester au chaud. »

Chaque aspect de la vie quotidienne hivernale est rapidement devenu un apprentissage pour les nouveaux arrivants. « C'est un pays très dur, alors le partage des connaissances a été essentiel », constate Denis Blacksmith, guide interprète du patrimoine ilnu au Musée amérindien de Mashteuiatsh, au Saguenay–Lac-Saint-Jean. Les différences culturelles entre Amérindiens et Européens étaient nombreuses et venaient compliquer ce partage. Même la méthode d'enseignement que les premiers peuples utilisaient pour transmettre leur savoir pouvait interférer : « Pour nous, c'est : " Je te le montre, puis tu le fais toi-même pour assimiler l'information par le geste. " Les Européens avaient beaucoup de choses à découvrir ! »

Malgré les difficultés de communication, les premiers colons sont rapidement passés maîtres de ces techniques, au point où leurs descendants, connus sous le nom de Canadiens, se distinguaient par leur bonne adaptation à la saison froide.

S'il y a un outil iconique de cette collaboration, ce sont les raquettes en babiche, formées de lanières de cuir nouées et tressées sur un arceau de bois. Devenues aujourd'hui un équipement de loisir, les raquettes étaient à l'époque la seule manière de marcher sur la neige. Elles se déclinaient en plusieurs formes et grandeurs, selon les conditions de la neige et

de ation

les qualités recherchées — certains modèles donnant même aux pas du marcheur le bruit des pas d'orignal : un avantage lors des expéditions de chasse. « Nos ancêtres leur ont montré toutes les étapes, depuis la préparation de la peau pour le laçage jusqu'à la manière de les attacher aux pieds », rapporte Denis Blacksmith.

Désormais bien équipés pour se déplacer, les colons ont aussi dû adopter une technique essentielle leur permettant de rester au chaud, quelle que soit la température : l'habillement en pelures d'oignon. « Les Autochtones avaient déjà des vêtements très performants », note Sylvie Paré, agente culturelle du Jardin des Premières Nations au Jardin botanique de Montréal. « Le multicouche contre le froid, les capuchons, les coutures imperméables… Le design actuel des vêtements de sports hivernaux n'est pas très différent de celui de cette époque. » Denis Blacksmith abonde dans le même sens : « Les Ilnus avaient même des manteaux dont on pouvait retirer les manches en tirant simplement sur une lanière, puis sur l'autre. On pouvait déjà modifier les vêtements comme on le voulait. La différence, c'est qu'aujourd'hui, on a des *zippers* et du velcro. »

… jusqu'au 485e

« Les choses évoluent, les matériaux vont changer mais, finalement, les manières de faire demeurent les mêmes, résume Isabelle Picard. Pour preuve, la décoction d'aiguilles de conifère comme celle qui a été fournie à l'équipage de Jacques Cartier est encore utilisée dans beaucoup de communautés des Premières Nations, et même par des familles québécoises. »

Soldats préparant le thé (*annedda*)
Source : Parcs Canada, CD-3913-71

Beaucoup d'éléments de l'héritage autochtone sont désormais tellement ancrés dans le quotidien des Québécois qu'ils passent inaperçus.

Beaucoup d'éléments de l'héritage autochtone sont désormais tellement ancrés dans le quotidien des Québécois qu'ils passent inaperçus. Côté alimentation, les atocas, et même la combinaison de sucré-salé qu'on obtient en mélangeant des petits fruits avec une viande, sont des classiques du temps des Fêtes dont l'origine précède la colonisation. Le mot *atoca* est d'ailleurs un mot wendat. Il n'est pas le seul à être entré dans notre vocabulaire : on peut penser à *toboggan* et à *caribou*, tous deux d'origine algonquine.

Dans d'autres cas, l'objet, à la base utilitaire, sert aujourd'hui pour le loisir, comme la raquette, le toboggan ou le traîneau à chiens. Mais l'usage original n'est jamais bien loin… « On ne se déplace peut-être plus à pied, mais quand quelqu'un veut transporter des choses avec son Ski-Doo, il va y accrocher un traîneau ! » note Isabelle Picard.

On voit également un regain d'intérêt pour des pratiques quasiment disparues, comme en témoigne la popularité des stages de survie en forêt. « Ce genre de séjour fait du même coup comprendre aux participants l'importance de l'environnement », souligne Denis Blacksmith. Il permet aussi de transmettre des connaissances sur le pistage du gibier, une source de nourriture importante en hiver au début de la colonie.

Et quand l'hiver tire à sa fin, les Québécois se goinfrent de sirop d'érable, avec le bonheur de savoir que l'été approche enfin. Peu de gens ignorent que ce délice nous a été transmis par les premiers peuples. Ce qui est fascinant, c'est de voir à quel point les traditionnelles virées à la cabane à sucre ressemblent aux événements pendant lesquels il était consommé par les Autochtones. « L'eau d'érable avait pour eux une fonction cérémonielle, explique Isabelle Picard. On tenait une cérémonie de l'érable. Mais le sirop avait surtout une fonction euphorisante. Les Attikameks racontent que quand les érables coulaient, ils faisaient la fête pendant des jours. »

« Le plus important des savoirs que les Premières Nations ont transmis, c'est la manière de se soigner et la connaissance

Au début de la colonie, des équipements comme la raquette et le toboggan ont, pour les Autochtones, une fonction utilitaire. Puis, leur utilisation à des fins récréatives se répand au XIX[e] siècle.

Source (toboggan au parc du Mont-Royal, en 1885) : Musée McCord, VIEW-1582
Source (course de haies sur raquettes, à Montréal, en 1892) : Musée McCord, VIEW-3147.0

Camping d'hiver dans un *shaputuan* d'Aventure Plume Blanche, une entreprise de Roberval qui a pour mission de faire découvrir le mode de vie des Pekuakamiulnuatsh.

Photo : Jean-François Hamelin, Tourisme Québec — Saguenay-Lac-Saint-Jean

des plantes », affirme Denis Blacksmith. Il déplore que le savoir autochtone ait servi à enrichir des compagnies pharmaceutiques, sans le consentement des principaux intéressés. Pourtant, sans ce savoir, les Français fraîchement débarqués auraient été décimés dès le premier hiver. « Beaucoup de choses se sont perdues parce que des gens se sont approprié les savoirs, considère le guide interprète. Les aînés sont devenus craintifs et ont cessé de partager leurs connaissances. »

De toute évidence, il reste encore fort à faire pour reconnaître les premiers peuples à la hauteur de la richesse des enseignements qu'ils ont partagés. ◆

Gabrielle Anctil est journaliste indépendante.

Traces préhistoriques

Pour la communauté archéologique, l'hiver est probablement la saison la plus difficile à interpréter, malgré toutes les avancées technologiques. Les spécialistes doivent faire preuve d'audace, alors que, déjà discrètes en toute saison, les traces d'occupation humaine deviennent presque invisibles pendant la saison froide. Quantité de questionnements et d'hypothèses restent ainsi en suspens.

La tradition orale autochtone souligne la grande mobilité des petits groupes humains. Cet élément est appuyé par la recherche archéologique, qui ne peut cependant confirmer avec certitude la présence des campements préhistoriques d'hiver.

Certes, les gens devaient se déplacer souvent, en suivant le gibier et en cherchant des haltes pouvant les abriter des intempéries et du froid. Mais qu'en est-il réellement des caractéristiques spécifiques des campements d'hiver ?

Il est facile d'imaginer des abris de peaux et de sapinage arrimés à des branches ressemblant aux tentes modernes, réchauffés par des foyers à aire ouverte. Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par les archéologues, sans toutefois pouvoir établir à quelle saison ces abris ont été en usage. Lors de leurs recherches, les experts mettent au jour les traces, imprégnées dans le sol, des trous laissés par ces piquets. Le diamètre de ces trous témoigne approximativement de la grosseur des pieux et le prélèvement d'échantillons peut confirmer l'essence de bois utilisée. Les espaces occupés par les aires de combustion, quant à eux, présentent des caractéristiques semblables, peu importent les saisons. Cependant, il est permis de penser que l'alimentation du feu d'hiver devait être intense pour assurer la diffusion de la chaleur.

Quelques exemples de foyers aménagés sur des dalles de pierre ont été découverts. Situés à l'abri des vents dominants et dans des emplacements stratégiques, ils auraient permis de faire rayonner et d'emmagasiner la chaleur. Les structures trouvées présentent de fortes marques de chauffe et leur contenu dévoile une intense activité liée à la transformation de la nourriture. Il est aussi parfois possible d'identifier les espèces animales consommées, de même que leur saisonnalité, grâce à l'analyse des croûtes carbonisées des vases de cuisson.

Bref, il existe malgré tout plusieurs façons de tirer des apprentissages des rares vestiges archéologiques témoignant de la vie hivernale des premiers peuples. Espérons que les recherches à venir porteront la connaissance du passé vers de nouveaux horizons.

Caroline Nantel, directrice du Musée Pointe-du-Buisson, à Beauharnois